

ROMAN



COLLECTION
Romans
d'aujourd'hui

Sans intention de la tuer

Odile Botti



Éditions
Chemins de tr@verse

SUR 
Bouquineo.fr

Odile Botti

Sans intention de la tuer

« Avec ses mots tranchants Odile Botti nous tient en haleine tout au long de sa pathétique confrontation avec le mystère maternel. Deuil, folie et ténèbres du roman familial émaillent ce bouleversant récit, itinéraire d'une petite fille mal aimée qui reconstruit son histoire lors de la plus intime et violente rencontre avec le corps de sa mère. Plongeons avec elle au plus près des émotions, dans ce texte déchirant qui nous conduit sur des chemins inattendus et nous réserve même une tragique surprise finale. »

Philippe Grimbert

**Psychanalyse et écrivain - Prix Goncourt des Lycéens 2004
pour *Un Secret*, chez Grasset.**

Direction éditoriale

Yves Morvan

Préface

Avec ses mots tranchants Odile Botti nous tient en haleine tout au long de sa pathétique confrontation avec le mystère maternel. Deuil, folie et ténèbres du roman familial émaillent ce bouleversant récit, itinéraire d'une petite fille mal aimée qui reconstruit son histoire lors de la plus intime et violente rencontre avec le corps de sa mère. Plongeons avec elle au plus près des émotions, dans ce texte déchirant qui nous conduit sur des chemins inattendus et nous réserve même une tragique surprise finale.

Philippe Grimbert

Psychanalyse et écrivain
Prix Goncourt des Lycéens 2004
pour *Un Secret*, chez Grasset.

Il a fallu plus de trente ans à Odile Botti pour ciseler ce récit de vie et de mort, trente ans pour réussir mettre des mots sur une impression fugitive et dérangeante, mais aussi pour se réapproprier par le verbe la relation à sa mère. D'une langue ciselée, la narratrice parcourt les lieux, les années et les âmes, ressuscite des causes et remodèle des effets, dans un récit à la construction brillante où le présent nourrit un suspense apportant une interrogation lancinante à ce passé savamment recomposé.

Yves Morvan,

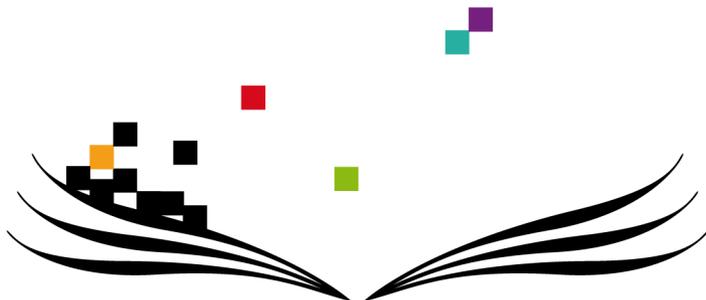
éditeur Chemins de tr@verse

L'auteur

Odile Botti est née en 1953 au Cameroun encore français. Elle passe sa jeunesse et son adolescence dans les Yvelines avant de s'installer définitivement à Paris. Elle fait des études universitaires frustrantes en sciences économiques et en commerce international, puis trouve son salut à l'École du Louvre. Elle exerce tour à tour les métiers de conférencière en Histoire de l'art, photographe et journaliste au long cours sur les cinq continents, restauratrice, attachée de presse dans différents domaines. Elle est actuellement sophrologue. L'écriture est son outil de cohérence.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

Toute diffusion ou reproduction de tout ou partie de cet ouvrage, quel qu'en soit le mode, viole les lois relatives aux droits d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

Éditions Chemins de tr@verse,
Neuville sur Saone, 2019

Isbn numérique : 978.2.313.00598-9
Dépôt légal : août 2019

Photo Dorothe WOuters
Darkmoon 1968 - Licence CCO

Chemins de tr@verse - 4 avenue Burdeau
69250 Neuville-sur-Saône

Odile BOTTI

Sans intention de la tuer

RÉCIT

Éditions Chemins de tr@verse

*À Louis,
mon fils*

1 — À demain, si vous le voulez bien

Un peu kitch, le paillason tout neuf imprimé d'un « bonjour » bleu vif sur la brosse brune, mais je ne le lui dirai pas. Il fallait de toute façon remplacer celui des anciens locataires usé jusqu'à la semelle ; alors bonjour, pourquoi pas. D'ailleurs je me prépare à lui dire que je n'en pense que du bien parce qu'elle me demandera pleine d'enthousiasme si je l'ai remarqué, avec une tournure du genre *C'est plus gai qu'un paillason neutre, non ?* qui n'appelle, malgré les apparences, aucune contradiction.

Je sonne une première fois, je n'ai pas la baguette qu'elle m'a demandé d'acheter en chemin parce que son boulanger de quartier est fermé, c'est à croire que tous les boulangers ont décidé de partir en vacances en même temps, classique au mois d'août. Je sonne une

deuxième fois, si elle est aux toilettes elle n'a peut-être rien entendu, ou au téléphone, mais elle est là, forcément. D'ailleurs j'entends son poste de radio qui chuinte indistinctement à travers la porte. Aucun bruit sinon, le plus prévisible serait celui de ses pas précipités sur le parquet, claquements secs sur les lames de bois vitrifié que j'anticipe, mais ils ne viennent pas. Alors je sonne une troisième fois car il n'y a aucune raison qu'elle se soit absentée justement au moment où elle sait que je vais arriver, et à l'heure comme toujours, d'ailleurs la radio allumée est là pour attester qu'elle est bien à l'intérieur.

J'écoute, j'attends.

Je colle l'oreille à la paroi, trois coups des jointures qui résonnent dans la cage d'escalier sans plus de mouvement perceptible chez elle, que je réitère, l'immeuble semble vide, je ne dérange personne, sans plus de succès. Ce silence derrière le caquetage radiophonique est une vague qui enfle, par le fond elle se ramasse et son volume lève insidieusement. Maintenant c'est mon corps entier qui vient contre la porte, paumes plaquées attentives à cette vacuité qui gronde, je veux être un remblai contre la déferlante mais ne suis qu'une enfance qui remonte la pente de sa mémoire. Des notes comme un triangle heurté au rythme des secondes, je me mets à l'arrêt pour mieux saisir ce timbre que je reconnais parfaitement, le phrasé affable de Lucien Jeunesse s'intercale, elle écoute donc toujours le *Jeu des mille francs*, me dis-je, l'inaltérable bienveillance de l'animateur qui suggère les réponses dans la formulation de ses questions, gourmande gentiment le candidat ignorant en glissant encore un indice, elle avait chaque jour de la semaine rendez-vous avec lui et, de toute évidence, encore aujourd'hui. Ça remonte à quand, cette voix lénifiante qu'amplifiait la réverbération de la salle de bains où

elle s'enfermait, bien dix-sept ou dix-huit ans, avant qu'on m'envoie en pension, c'est ça. Maintenant je frappe du plat de la main cette porte verrouillée *Maman, c'est moi, réponds*, la panique monte d'un cran irrémédiablement, sensation nauséabonde de revivre cette scène de mon adolescence cent fois répétée, ma mère refuse de m'adresser la parole sauf pour me blesser ou me menacer, elle empoigne la voix portative dès que je rentre de classe et tourne le loquet de sa salle de bains car c'est, déclare-t-elle sans appel, *le moment de faire sa toilette*. Comme ça, à midi trente. Elle m'enferme dans son néant.

Je m'épuisais à croire qu'elle finirait par ouvrir et m'expliquerait pourquoi rien n'était facile, rien n'allait de soi entre elle et moi, entre elle et nous, entre elle et le reste du monde. Un secret que je pourrais entendre, une raison jusque-là ignorée que je pourrais comprendre. Ou peut-être pas, mais au moins un mot qui dirait qu'elle voudrait bien, mais ne peut pas. Je prêtais l'oreille pour tenter de percevoir un filet d'eau *cliffer* dans le lavabo — une expression à elle qui dit bien le bruit de l'eau contre la porcelaine — un mouvement qui m'indiquerait qu'en effet elle se lavait, comme il pouvait m'arriver plus jeune de faire couler la douche tandis que, calée dans l'étroitesse de la pièce, je bouquinais, qu'elle sortirait dans quelques minutes enfin dispose, prête à me parler comme on répond à une question ne serait-ce que par réflexe, mais elle ne se donnait pas la peine de faire semblant, le silence de ma mère était immense et le bavardage de la radio insupportable, je la devinais figée devant son miroir, et ça pouvait durer longtemps, bien après que la logorrhée ne s'achève par les formules rituelles de l'animateur laissant place au tempo criard d'une publicité. *Maman, parle-moi!* Chaque fois que ma voix lui parvenait, elle montait le son de la radio pour mieux couvrir le mien et du coup ça me rassurait presque de savoir qu'elle m'entendait,

même si sa réponse était encore une blessure. *Pourquoi faire tant d'enfants si c'est pour ne pas les aimer*, hurlais-je enfin en même temps que je glissais le long de la paroi qui nous séparait, sachant que je serai toujours perdante dans ce combat, que déjà elle était partie dans ses ténèbres, qu'elle était morte en quelque sorte.

Maman ? Cette fois je cogne plus fort contre la porte, la cage d'escalier est remplie de ce bruit furieux, coups sans retenue et sans plus de réaction du rez-de-chaussée au troisième étage, encore je m'immobilise pour écouter ce qui veut bien filtrer, Lucien Jeunesse lance de sa voix égale *À demain, si vous le voulez bien*, c'est là que je comprends que ma mère est bien là, derrière la porte, qu'aujourd'hui elle l'aurait ouverte, mais qu'aujourd'hui vraiment elle ne peut plus.

*

Mais non, Mademoiselle, ce n'est peut-être qu'un malaise, ça arrive souvent...

Cette fois-ci, elle aurait ouvert la porte, avant elle ne voulait pas mais maintenant, si elle ne l'ouvre pas, c'est qu'elle est vraiment morte.

Les pompiers me trouvent confuse, ils prennent quelques minutes quand même avant de se décider à mettre en branle leur intervention tant ils croient tout d'abord à une alerte fantaisiste, à mon esprit vaguement dérangé. J'avais fini par trouver quelqu'un dans l'immeuble d'à côté, un voisin éloigné qui n'a rien entendu, il se méfie de mon histoire de morte derrière la porte mais finit par accepter de composer le numéro des secours. Lorsqu'ils arrivent, trois hommes en uniforme, chemises bleues aux manches retroussées sur muscles hâlés, tenues d'été, avec un grand sac et une échelle pouvant atteindre un second étage élevé, avais-je indiqué, je ne suis

capable de montrer que la fenêtre de sa cuisine, pas eu l'idée qu'en faisant le tour du bâtiment d'autres fenêtres seraient peut-être plus accessibles ; eux ne peuvent pas savoir que l'appartement est traversant. Toute hâte m'a quittée. À nouveau sur son palier, fixant les lettres indigo imprimées sur la fibre rêche du coco, je déchiffre une fois encore le mot comme un dernier message tandis que j'entends que l'on casse une vitre de l'autre côté, trois réceptions assourdies sur le carrelage depuis la fenêtre qu'on enjambe, on coupe le son de la radio, on se déplace dans le couloir parce que l'on cherche au hasard et très vite *par ici !*, on a trouvé. Silence. Je perçois bien une sorte de conciliabule étouffé, une minute pas plus, puis des pas dans ma direction et c'est le plus âgé des pompiers qui ouvre la porte palière d'un air navré *Désolé, on ne peut plus rien faire*, le deuxième m'attend dans la salle de bains, les bras inutiles, je vois d'abord sa haute stature dont l'orientation m'indique précisément l'emplacement de ma mère, il suffirait que j'entre pour la voir étendue sur la gauche, mon regard d'ailleurs même sans passer l'entrée tombe sur ses pieds qui dépassent, chaussés de mules recouvertes de tissu éponge d'un rose défraîchi, alors que j'entends qu'on me dit comme une excuse *le décès remonte à plusieurs heures* sur fond de tintement de morceaux de vitre que le plus jeune, dans la cuisine, déjà balaie.

*

Vous seriez peut-être mieux dans le salon, non ? Enfin, c'est pour vous que je dis ça, le médecin risque de ne pas arriver tout de suite...

Je vais rester ici, merci. Pour moi c'est plus... c'est plus tranquille.

J'avais appelé le docteur S. parce que les pompiers m'avaient dit qu'il fallait un médecin pour le constat de décès ; c'est lui qui la

suivait depuis plusieurs années, j'ai retrouvé ses coordonnées dans le répertoire placé près du téléphone, pas certaine qu'il décrocherait en plein mois d'août. *Je finis mes visites et j'arrive tout de suite après*, a-t-il répondu ; il n'y avait plus d'urgence. Deux des pompiers sont alors partis, mission exécutée, papiers remplis, laissant sur place le plus jeune qui doit attendre avec moi. C'est la procédure.

Tranquille ? relève-t-il sans réfléchir en me regardant assise sur le bord de la baignoire, son regard dubitatif circule sur moi et m'oblige un instant à considérer ce qu'il contemple, mes traits creusés et crayeux, expression hagarde, mains retournées oubliées sur mes genoux, dos voûté que j'aperçois dans le miroir sur ma droite. Une fraction de seconde, je crois y saisir le reflet d'un autre regard, ni le mien ni celui du pompier que je vois bien, lui, clairement se découper dans l'encadrement de la porte en image inversée ; une troisième présence, vraiment, on dirait un garçon ou un tout jeune-homme effrayé surpris derrière la glace, si bien que je tends brusquement la main, doigts écartés, vers sa figure... qui l'instant d'après disparaît.

Le pompier, bien qu'à l'opposé, fait un mouvement de recul, puis lance *Enfin, excusez-moi, vous faites comme vous voulez*, me ramenant à l'espace concret de la salle de bains.

*

Voir pour y croire. Me remplir de cette scène inespérée du visage de ma mère parfaitement détendu, tête légèrement basculée en arrière, plus une ombre, plus une ride, iris bleuté qui se nacre derrière les paupières entrouvertes face aux fenêtres jumelles de part et d'autre du miroir, lèvres légèrement écartées comme interrompues dans une confiance, c'est une mort doucement accomplie que le Bernin a sculptée, je le savais, pas une extase. Ses mains posées sur

le carrelage sont les serres d'un moineau figées par le froid. Elle s'est juste abandonnée, voilà c'est tout.

J'ai si souvent redouté pour elle une fin misérable, ventre pourri flottant sur des eaux immondes après, longtemps après des égarements plus pénibles encore, que je ne veux pas perdre une seconde de cette vision qui me sidère en même temps qu'elle me rassérène infiniment. Ma mère est morte, c'est un fait constaté par les trois hommes en uniforme et que confirmera certainement le médecin, je n'ai aucun élément pour dire le contraire, mais l'événement auquel il m'est donné d'assister, stupéfiant tant il était improbable, c'est l'incomparable douceur de son visage et du mouvement de son corps glissés dans la mort.

Je sais bien que les traits se détendent au cours des heures qui suivent un décès, je ne m'arrêterai pas à ce que je ne peux affirmer comme sûr, le temps du malaise, la douleur de ce temps qui peut être long, la détresse, la lutte peut-être, la panique, tout ça doit se lire plus tôt sur la face et dans les vains élans du corps, la nuit dernière vraisemblablement. Maintenant, la salle de bains est baignée d'une clarté dorée, je la regarde avidement à m'en brûler les yeux, je m'en rassasie comme si j'avais enfin trouvé l'image d'elle parfaite après tant et tant de clichés où je l'ai cherchée ; comme se gave aussi la mouche qui entre dans sa bouche et en ressort dans un va-et-vient en sourd vrombissement, semblable à une basse continue.

2 – Le pompier et le médecin

Je peux vous parler ou ça vous dérange ?

J'entends depuis quelques minutes le jeune-homme qui, à côté, ne tient pas en place. C'est son premier mort en opération, je l'ai bien compris. Vingt ans ou vingt-deux, pas plus, fébrile.

Votre mère, elle attendait du monde, hier soir ?

Hier soir, non, c'est moi qu'elle attendait pour déjeuner aujourd'hui.

Elle a pu avoir une visite, ce serait possible ? Ouvrir à quelqu'un ?

Je ne crois pas, elle était assez isolée, et puis tout l'immeuble est parti en vacances, apparemment.